**LE MYSTÈRE DE L’ÉGLISE**

Nous allons entrer plus avant dans le mystère de l’Église à travers cette question spécifique de ses liens avec Jésus en évoquant trois points :

* Nous expliquer sur un mot : qu’est-ce qu’un « mystère » ?
* Reprendre la lecture du paragraphe 8 de Lumen Gentium pour observer ce qui nous est dit de ce lien entre Jésus et l’Église.
* L’Église est, pour l’essentiel, une question de foi.

**Qu’est-ce qu’un mystère ?**

Dans le sens commun, nous expliquons ce mot pour évoquer une réalité incompréhensible. Ce sens ne peut pas s’appliquer à Dieu, car si Dieu est incompréhensible, pourquoi aurait-il fait un tel effort pour se révéler. Il faut bannir des choses de la foi ce sens commun de « mystère » qu’on peut toujours positiver en disant qu’on a affaire à quelque chose qu’on n’a jamais fini de comprendre. Mais ce n’est pas suffisant, car ce mot « mystère » est, au fond, un terme technique, un mot que saint Paul a posé dans le champ lexical de notre foi avec une signification bien particulière. C’est, en particulier, quand il s’exprime dans la lettre à Timothée en disant : *« oui, c’est incontestablement un grand mystère que celui de la piété : il a été manifesté dans la chair, justifié dans l’Esprit, vu des anges, proclamé chez les païens, cru dans le monde, élevé dans la gloire. » I Tm 3,16*. Voilà une phrase essentielle qu’il nous faut regarder dans sa langue originelle. Non pas toute la phrase, mais au moins le mot « mystère » qui dans le grec originel se dit tout simplement « mustêrion». Saint Paul n’a pas fait de gros efforts quand il a fallu le transcrire en français : on a traduit le mot « mustêrion » par le mot « mystère ». Si vous allez voir la version latine de ce texte – traduit par saint Jérôme – vous allez voir que pour le mot « mustêrion » on a utilisé « sacramentum » ce qui a donné en français « sacrement ». Voilà une découverte intéressante : dans le champ de la foi, « mystère » et « sacrement » sont synonymes : seule leur origine change : l’un vient du grec, l’autre du latin. Mystère et sacrement veulent dire la même chose, c’est-à-dire le Christ. Paul ne dit pas « le Christ est un mystère » comme nous le disons volontiers ; il dit « le mystère, c’est le Christ ». Pourquoi ? Parce que pour Paul le mot mystère désigne tout simplement le projet de Dieu pour les hommes et la façon dont il s’accomplit dans l’histoire : c’est cela que veut dire la mot mystère dans le champ de la foi sous la plume de saint Paul. Et alors on comprend bien pourquoi le mystère c’est le Christ : c’est lui qui accomplit le projet de Dieu pour les hommes. Nous l’avons déjà évoqué dans le premier module : il est, dans sa personne même, l’union de Dieu et des hommes ; par sa mission, par ses actes, par son enseignement, par ses miracles, par sa mort et sa résurrection, Jésus est le Mystère : il accomplit le projet de Dieu pour les hommes : voilà pourquoi le mot « mystère » ou « sacrement » désigne en propre Jésus : c’est Jésus le mystère.

Seulement, la vie de Jésus n’a duré qu’un temps sur la terre dans un espace géographique très réduit. Alors, si le projet de Dieu pour les hommes n’avait pu s’accomplir que pour ceux qui ont eu la chance de toucher le manteau de Jésus comme la femme hémorroïsse des évangiles alors, il n’aurait pas rejoint grand monde finalement. Voilà pourquoi, on voit Jésus rassembler une Église, constituer une Église et la mettre en route comme le Mystère qui continue comme le projet de Dieu parmi les hommes qui s’étend à travers le temps et l’histoire. Le Mystère, c’est Jésus, au sens propre ; l’Église c’est le mystère ou le sacrement continué, agrandi aux dimensions de l’histoire des hommes. Voilà pourquoi le concile Vatican II dit : L’Église est, dans le Christ, « en quelque sorte le sacrement, c’est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l’union intime avec Dieu et de l’unité de tout le genre humain ».

Ajoutons encore à notre jeu de poupées russes que Jésus n’a pas mis l’Église en route dénuée de tout outil particulier : Jésus a donné à son Église des gestes spécifiques en disant que lorsque nous poserions ces gestes dans la vie d’une personne, c’est lui-même qui agirait dans la vie de cette personne. Voilà pourquoi ces gestes véridiques qui permettent à l’Église d’être la continuation du Mystère qu’est Jésus en personne, on les appelle « sacrements ». Les sacrements – la baptême, le mariage, etc. – sont les gestes posés par l’Église-sacrement pour prolonger la mission de « Jésus-sacrement ». Voyez comment ce mot si riche de « mystère » ou de « sacrement » qui fonctionne comme un jeu de poupées russes nous dit la façon dont Jésus est intimement lié à son Église et lui donne aujourd’hui encore les moyens de sa mission.

**L’observation du lien entre Jésus et son Église à partir de Lumen Gentium § 8**

Ce texte est un peu touffu et dans une langue qui n’est plus tout à fait la nôtre : le concile a plusieurs décennies. Arrêtons-nous sur le cœur de ce § qu’était l’analogie prise entre Jésus et l’Église : « C’est pourquoi, en vertu d’une analogie qui n’est pas sans valeur, on la compare au mystère du Verbe incarné. » Constatons l’extrême prudence des pères conciliaires qui commencent par nous dire « qu’en vertu d’une analogie qui n’est pas sans valeur » : on sent qu’ils marchent sur des œufs, qu’ils avancent à tâtons vers une affirmation qui fait partie des affirmations doctrinales les plus audacieuses qu’on peut trouver dans le concile Vatican II : cette double analogie ainsi constituée entre Jésus et l’Église. Une analogie : observons-la ensemble à travers les couleurs que vous regardez qui portent sut deux points :

* D’abord le constat que dans le mystère de Jésus comme dans le mystère de l’Église se joue une union indissoluble entre l’humain et le divin.
* Le fait que tant dans le mystère de Jésus que dans le mystère de l’Église, l’humain est au service du divin.

Voilà les éléments clés de cette analogie que vous avez sous les yeux. Attention, nous ne sommes pas tous de grands philosophes : il faut bien préciser la notion d’analogie qui veut des ressemblances tout en maintenant des différences encore plus grandes. On parle donc en Jésus d’une union parfaite entre Dieu et l’homme ; rien de tout cela dans l’Église : il n’est pas question de dire que l’Église serait une incarnation de l’Esprit-Saint. Nous avons dit que les liens dans l’Église étaient de l’ordre de la communion ce qui ne veut pas dire une identification aussi forte que dans la personne de Jésus. Il n’y a pas dans les gestes de l’Église la même puissance et la même immédiateté que dans les gestes de Jésus pour cette raison : par le fait que l’union entre l’humain et le divin n’est pas absolument pleine et entière. Pour autant, ce que dit le concile est essentiel ; ce que nous disons par cette analogie peut nous paraître abstrait… l’essentiel est d’en saisir les enjeux que nous dit le concile en parlant :

* D’une union indissoluble de l’humain et du divin dans l’Église.
* En nous disant que l’humain est au service du divin.

Le concile nous donne quatre repères fondamentaux :

* Il nous permet une vision unifiée du mystère de l’Église sortant des oppositions artificielles et stériles entre sa dimension institutionnelle et sa dimension spirituelle.
* Cette analogie nous permet une juste compréhension de la façon dont l’humain et le divin s’articulent dans l’Église dans une union structurelle : l’Esprit-Saint n’abandonnera jamais son Église : c’est aussi simple que cela ce que le concile affirme pour cette union indissoluble.
* Cette façon de voir l’Église permet de situer à bon escient sa dimension humaine : ni trop, ni trop peu ; comprendre que c’est une dimension irremplaçable ; qu’elle fait partir de l’Église et qu’en même temps – comme dimension instrumentale – elle est sans cesse à purifier, sans cesse à faire évoluer ; cette analogie permet une réflexion toute simple : de même que notre histoire est jalonnée d’hérésies christologiques, d’erreurs intellectuelles concernant la personne de Jésus, il y a des hérésies ecclésiologiques ; il y a des façons de penser l’Église, il y a des discours sur l’Église qui ne respectent pas sa vérité fondamentale qu’il s’agisse des discours qui dévalorisent excessivement sa dimension humaine ou, à l’inverse, des discours qui seraient tentés de diviniser son institution.

**L’Église est une question de foi.**

D’abord, parce qu’elle est incompréhensible en dehors de ce regard de foi du fait de sa nature profonde et notamment de ce lien entre Jésus et l’Église. On peut dire des choses très pertinentes de l’Église à travers la sociologie, avec l’histoire, avec les sciences humaines, mais on ne peut saisir son mystère profond en dehors d’un regard de foi. Au fond on peut dire de l’Église ce que peut dire du Christ : on peut très bien passer à côté sans la reconnaître faute de porter sur elle un regard de foi.

L’Église est à la foi l’objet de notre foi, mais elle en est surtout le sujet ; il est fondamental de comprendre ce point. L’Église n’est pas un syndicat des croyants, ou le groupe d’anciens combattants des batailles de Jésus chargés d’entretenir sa mémoire ; elle est une communauté rassemblée par sa foi en Jésus-Christ. Lorsque nous disons « je crois » le dimanche à la messe, c’est le « je » de l’Église que nous prononçons, ce n’est pas le nôtre ; nous entrons dans un « je », celui d’un sujet croyant plus grand que nous, l’Église elle-même. Cette foi de l’Église, nous la recevons, nous l’avons reçue des parents, de nos catéchistes. Nous avons, à notre tour, à la transmettre.

Concluons ce module – et le précédent – en considérant que décidément une grande diversité de regards est possible sur l’Église parce qu’elle est une réalité visible et invisible. Et c’est la raison pour laquelle le regard sur l’Église a beaucoup changé au cours du temps, au fil des conciles. L’essentiel est d’accepter un regard qui respecte l’être profond de l’Église c’est-à-dire un regard aimant. Nous sommes partis de ce cri d’amour de Paul VI sur l’Église : « j’aime l’Église, ma mère ». Ce regard ample, ce regard de foi, ce regard d’amour, c’est le regard que Jésus lui-même porte sur son Église. Lui, nous dit saint Paul dans sa lettre aux Éphésiens « qui a aimé l’Église et s’est livré pour elle »

Nous allons poursuivre notre parcours dans les trois modules qui viennent en approfondissant notre réflexion sur l’Église à travers un certain nombre d’images qui parlent d’elle. Déjà, dans la Bible, on trouve une grande variété d’images pour décrire l’Église : chacune éclaire une facette de son mystère sans qu’aucune ne soit à elle-même autosuffisante. Nous allons nous concentrer sur trois images :

* Peuple de Dieu
* Corps du Christ
* Temple de l’Esprit